



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

LE ROI DE CŒUR DE PHILIPPE DE BROCA

FICHE TECHNIQUE

FRANCE/ITALIE - 1966 - 1h50

Réalisateur :
Philippe de Broca

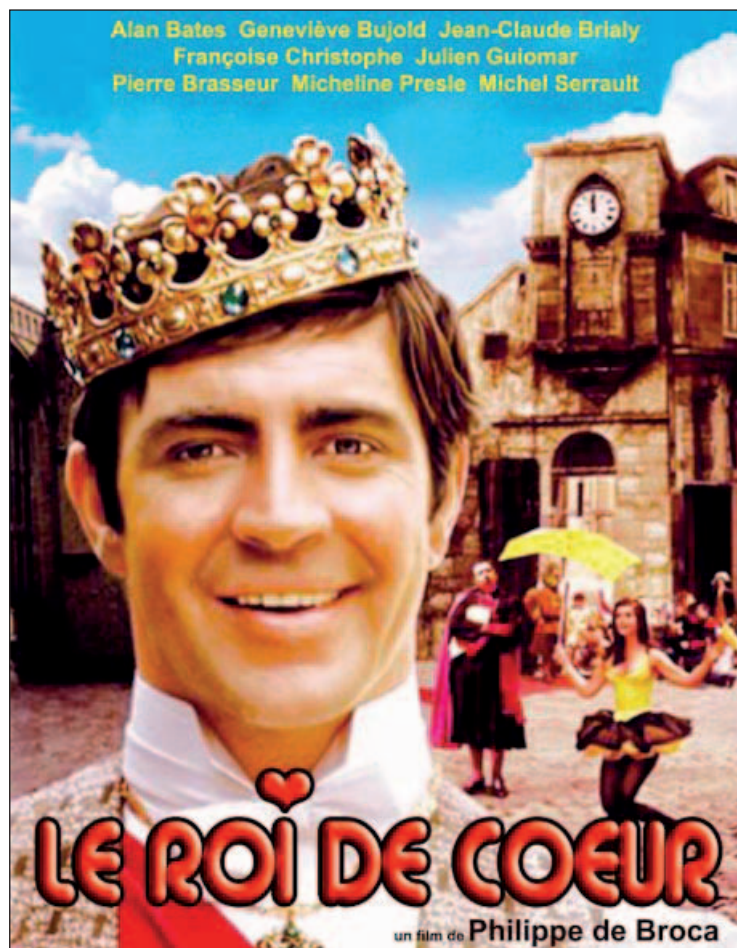
Scénario :
Maurice Bessy & Daniel
Boulanger

Image :
Pierre Lhomme

Montage :
Françoise Javet

Musique :
Georges Delerue

Interprètes :
Alan Bates
(Charles Plumpick)
Geneviève Bujold
(Coquelicot)
Jean-Claude Brialy
(Le Duc De Trèfle)
Françoise Christophe
(La Duchesse)
Julien Guiomar
(Monseigneur Marguerite)
Pierre Brasseur
(Le Général Géranium)
Michel Serrault
(Monsieur Marcel)
**Micheline Presle, Adolfo Celi ,
Jacques Balutin, Marc Dudicourt**



SYNOPSIS Aux derniers mois de la guerre de 1914-1918, un soldat anglais, Plumpick, est envoyé en mission dans une ville abandonnée pour découvrir et arrêter le mécanisme que les Allemands ont installé pour faire sauter la cité. Les habitants ont fui, laissant sur les lieux les pensionnaires dont ils ne savaient que faire : les fous de l'asile et les bêtes du zoo. Ils se sont bornés à ouvrir les portes... Or, ces pauvres créatures se sont parfaitement débrouillées. Les animaux vont et viennent à leur gré et les fous ont investi les bâtiments selon leur fantaisie et leurs fantasmes. Plumpick est à la fois séduit et déconcerté par la bizarrerie et la gaieté des gens qui l'accueillent. Quand le «Duc de Trèfle» reconnaît en lui le «Roi de Cœur», tous laissent alors éclater leur joie et «l'archevêque» s'empresse d'organiser la cérémonie du sacre à laquelle Plumpick se prête malgré son inquiétude : il doit découvrir le mécanisme dont la marche menace ces innocents...



CRITIQUE

Le Roi de Cœur est le huitième long métrage de Philippe De Broca et son premier film de producteur. Il est assez rare de voir un réalisateur qui vient de réaliser deux gros succès commerciaux et même internationaux (**L'homme de Rio**, **Les tribulations d'un Chinois en Chine**) profiter de sa réussite et de ses bénéfices pour tout miser sur une œuvre plus personnelle et ambitieuse.

Bien mal lui en a pris, car la critique l'esquinta et le public le bouda au point même que le réalisateur envisagea d'abandonner le cinéma. Cette fable, drôle et poétique, inspirée de deux anecdotes dramatiques concernant des malades mentaux soudainement livrés à eux-mêmes pendant la Seconde Guerre Mondiale, est pourtant un des plus beaux films de son auteur, un des plus harmonieux, des plus inventifs, des plus riches, et aussi, des plus passionnants quant au thème récurrent du jeu des rôles et des apparences.

Le sujet - dont de Broca est redevable à Maurice Bessy - est éminemment «casse-gueule» ! Non que ce soit un cadeau empoisonné que Maurice Bessy ait fait au cinéaste et à son habituel complice Daniel Boulanger, mais bien parce que ce film d'équilibre sur corde raide, seul dans le cinéma français le tandem de Broca-Boulanger pouvait le faire sans trébucher. Fantaisie toujours à la limite du burlesque et du grinçant, divertissement en forme de

conte philosophique à la Voltaire (Plumpick, c'est Candide soldat chez les fous), monde fabuleux de déments vivant leur rêve en liberté, visions oniriques souvent proches du plus pur surréalisme, tout cela devait nécessairement accrocher d'entrée le spectateur, afin qu'il participe à cette évocation dans un «autre monde», qu'il accepte les règles de ce jeu, ou plutôt, comme le précise l'un des fous, l'absence de règles, la seule condition étant «d'être là».

Mais, dans ce pays en principe cartésien, on souffre difficilement et on apprécie peu que le cinéma, comme la vie, mêle les genres, le rire aux larmes, l'amertume au divertissement et le rêve à la réalité. Or, dès la séquence de la fuite de l'asile, avec ces fous chantant et dansant en longues robes blanches, le ton est donné : le comique de situation est étranglé dans notre gorge par l'émotion de ce retour à la liberté. Et, tout le film durant, c'est à une partie de marionnettes (d'où les rires), mais vivantes (d'où la rétraction du rire) que nous allons assister. Ainsi lorsque ces fous-marionnettes prennent vie sous nos yeux : l'évêque se précipitant dans l'église vide et vers l'armoire aux mitres - comique de la folie purement gratuite - mais Micheline Presle retrouvant sous les décombres d'une maison abandonnée les instruments d'une beauté délabrée - émotion de la résurrection d'un être - le coiffeur efféminé s'installant dans sa boutique et le général au cirque, c'est du vaudeville facile, mais la

troublante rencontre du duc et de la duchesse, élégantes silhouettes d'un autre temps, c'est l'étrange poésie d'un étrange rêve.

Plus loin, les poursuites burlesques dans les rues du village entre Allemands, Écossais en kilt, joueurs de rugby et voitures blindées avec lesquelles s'amuse le coiffeur et le général comme des petits fous, le gag du rebondissement aérien de la toile des pompiers au sommet du clocher, tout cela relève du dessin animé, alors que le spectacle de ces mêmes rues peuplées de fantômes anachroniques, de ce bordel où un bouc trône sur la table d'entrée, de ce char royal tiré par un chameau blanc, de ces blindés allemands assaillis par une joyeuse foule de carnaval, c'est du surréalisme délirant !

Le trio d'enfants incarnés par des petits vieux en costume marin, jupettes et nattes, le lieutenant allemand qui s'appelle Hamburger, c'est du gros comique ; mais le sacre du roi à la cathédrale avec le cantique entonné par les «filles» émues et endimanchées, le ballet et les conseils de la tenancière du bordel au jeune couple, et la petite Coquelicot avouant qu'elle est en «maison» parce que c'est là qu'elle a les meilleures chances de connaître un homme, l'entrée des deux armées ennemies dans le village aux sons mêlés de leurs hymnes respectifs et d'une Marseillaise d'honneur, leur stupide massacre provoqué par un bouquet de fleurs jeté à un soldat, c'est le dérisoire comique amer, d'un rire jaune.



Moment d'émotion pure par ailleurs : apparition de rêve de la ravissante Coquelicot en tutu jaune, jeune fille au bordel ; sortie à cheval du roi tentant de sauver ses sujets en les entraînant hors de la ville, et eux, du haut des remparts, tristes, abandonnés, l'implorant de revenir car, «entre ce monde et nous, il y a une barrière : ils sont méchants de ce côté là» ; et, pendant de la première séquence des fous sortant de l'asile, leur sage retour derrière les grilles avant que l'autre monde ne reprenne ses droits, le jeu terminé, les masques ôtés, ne restent plus, jonchant le sol, que les oripeaux d'un rêve éveillé.

L'équilibre n'est pourtant pas encore rompu, puisque le film se ferme sur une ultime pirouette comique : le soldat Plumpick sonnant, entièrement nu, à la porte de l'asile pour s'y faire admettre... Cet équilibre, un autre collaborateur de Philippe De Broca y aura grandement contribué : Georges Delerue, dont l'admirable partition musicale constitue un bel exemple d'utilisation de la musique de film et accentue ici, la provoquant seule parfois, la cassure entre le comique de la situation de l'image et le tragique profond que la pudeur du réalisateur dissimule plus ou moins. Une pudeur qui ne l'empêche pas de se livrer çà et là à l'occasion d'un mot qui, plus qu'un mot d'auteur, apparaît mot de cœur. Au souverain qui n'entre pas dans le jeu - et par la même occasion au spectateur réticent - le duc demande : «Vous n'aimez pas le théâtre, le cérémo-

nial, les masques ?» et affirme : «Il faut exagérer, sinon il n'y a rien». (...)

Gratuité du jeu - «il faut vivre dans l'instant, seul compte l'instant» - mais aussi nécessaire recul du créateur et de l'individu par rapport à son oeuvre et à ses semblables : «J'avais déjà compris que pour aimer le monde, il faut s'en éloigner».

Des «voyages imaginaires», Céline écrivait : «Tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux. C'est l'autre côté de la vie». C'est en des termes presque semblables que le duc définit la mort à sa compagne : «Il suffit de fermer les yeux et de ne plus les ouvrir». C'est que le rêve, la folie, la mort, ces autres «côtés de la vie», bien peu de choses les séparent en vérité et la clé pour y accéder nous est donnée à la dernière image : «Les plus beaux voyages se font par la fenêtre». Que de Broca et Boulanger nous aient largement ouvert cette fenêtre, c'est évident.

Guy Braucourt
Cinéma 1967

Pour ces fous qui animent, le temps d'un film, le théâtre des opérations de la Grande Guerre, l'histoire est comme la neige qui tombe à travers la fenêtre : elle passe sans atteindre leur isolement joyeux, naïf et bruyant. Exilés dans leur fantaisie, les fous ignorent la guerre, l'histoire et le monde ; surgis sans crier gare et par accident dans les lieux abandonnés, tristes et «réels» d'un

village pris entre deux feux, ils apportent leur folie comme les enfants apportent leurs jouets dans les cours de récréation.

D'une belle idée Philippe de Broca fait un film décevant. **Le roi de cœur** n'a pas rencontré à sa sortie le succès promis par une distribution exceptionnelle et un engagement honnête et enjoué de toute sa troupe. (...)

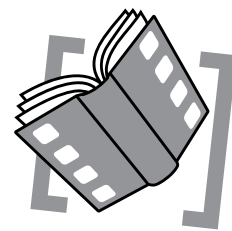
(...) Si une grâce certaine, une sorte d'enchantement mi-grave mi-naïf habitent effectivement le film dans sa première demi-heure, le charme est vite brisé. La fantaisie sombre dans un recours systématique et ennuyeux aux quelques ustensiles pauvres qui connotent le théâtre ou le cirque : fauves et fanfares, costumes et postures... l'évocation de ce monde d'artifices oublie, malgré toute la bonne volonté des acteurs, de se parer d'une écriture - souvent bâclée - et surtout d'une véritable mise en scène - alourdie par une référence obligée au théâtre. Julien Guiomar et la toute jeune Geneviève Bujold deviennent alors les personnages d'une farce faiblarde, tournée avec négligence, souvent paresseuse, qui prétend au merveilleux sans jamais accepter la part de gravité ni la rigueur formelle qu'exige précisément la fantaisie.

Max Robin

<http://www.avoir-alire.com>

BIOGRAPHIE

(...) Le bac en poche, [Broca] intègre l'École technique de photo et de cinéma de Vaugirard. Il fait ses premières armes de réalisateur



en tournant des courts-métrages industriels, mais aussi des reportages et des films éducatifs conçus dans le cadre du Service Cinématographique des Armées.

Au milieu des années 50, le cinéophile Philippe de Broca, stagiaire sur des tournages d'Henri Decoin, fait connaissance avec la bande de la Nouvelle Vague. C'est ainsi qu'il se retrouve assistant réalisateur sur les premiers films de Truffaut (*Les 400 coups*) et Chabrol (*Le beau Serge*). Le cinéaste se fait remarquer dès son premier long-métrage, *Les Jeux de l'amour* en 1960, une comédie sentimentale dans laquelle il dirige un débutant qui fera bientôt le joli cœur dans trois autres de ses films, Jean-Pierre Cassel. Ce coup d'essai marque également le début d'une fructueuse collaboration avec le brillant scénariste Daniel Boulanger.

Le réalisateur connaît son premier grand succès en 1962 avec *Cartouche*, film de cape et d'épée avec Jean-Paul Belmondo dans le rôle du séduisant voleur. De l'association entre de Broca et l'acteur, alors au faite de sa popularité, naissent quelques classiques de la comédie française à grand spectacle, comme *L'homme de Rio*, nommé à l'Oscar du Meilleur scénario en 1965, et *Les tribulations d'un Chinois en Chine*, des divertissements qui mêlent, sur un rythme trépidant, aventures, fantaisie et exotisme. S'il revient parfois au registre intimiste de ses débuts (*Le cavaleur*, avec Jean Rochefort en 1979), le cinéaste enchaîne les films de genre bâtis

autour des vedettes de l'époque, comme les comédies policières *Tendre poulet* et *On a volé la cuisse de Jupiter* avec Annie Girardot et Philippe Noiret, qui deviendra son nouvel acteur-fétiche (*L'Africain*, 1983).

En 1987, Philippe de Broca signe une ambitieuse fresque sur les *Chouans !*, qui reçoit un accueil mitigé, tout comme *Les Mille et une nuits*, variation farfelue autour des contes orientaux. (...) Signant de nombreuses œuvres pour le petit écran dans les années 90, le réalisateur devra attendre 1997 et *Le Bossu*, qui le voit revenir avec fougue à la comédie de cape et d'épée, pour renouer avec le succès en salles -le film obtient par ailleurs une nomination au César du Meilleur film en 1998. En 2004, il tourne une nouvelle adaptation littéraire, *Vipère au poing*, avec, dans le rôle de la tyrannique «Folcoche» l'actrice qu'il avait fait débiter 23 ans plus tôt dans *Psy* : Catherine Frot.

www.allocine.fr

Un monsieur de compagnie	
Les tribulations d'un Chinois en Chine	1965
Le roi de cœur	1966
Le plus vieux métier du monde	
Un sketch Mademoiselle Mimi	
Le diable par la queue	1969
Les caprices de Marie	1970
La poudre d'escampette	
Chère Louise	1971
Le magnifique	1973
L'incorrigible	1975
Julie pot-de-colle	1976
Tendre poulet	1978
Le cavaleur	1979
On a volé la cuisse de Jupiter	
Psy	1980
L'Africain	1983
Louisiane	1984
La Gitane	1986
Chouans !	1987
Les mille et une nuits	1990
Les clés du paradis	1991
Le bossu	1997
Amazone	2000
Vipère au poing	2004

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :	
Les jeux de l'amour	1960
Sous un autre soleil	
Le farceur	1961
Les sept péchés capitaux	1961
Un sketch La gourmandise	
Cartouche	1962
Les veinards	
Un sketch La vedette	
L'homme de Rio	1964

Documents disponibles au France

Revue de presse
Positif n°83
Cahiers du cinéma n°186